

Et il alla retrouver Jarrelongo, à qui il avait donné rendez-vous pour dîner en ville et prendre un peu de plaisir.

XII.

Marguerite Bertin était rentrée à son hôtel de la rue de Varennes, brisée de corps et d'âme. La fatigue l'accablait et le chagrin se joignait à cette fatigue. Elle n'avait plus qu'un seul espoir. Cet espoir reposait désormais tout entier sur le notaire de la rue des Pyramides.

Elle pensait bien qu'un jour Ursule Sollier écrirait au château de Viry sur Seine pour se faire expédier les malles qu'elle y avait laissées, mais ce jour pouvait se faire attendre longtemps... Qui fait même si la femme de confiance de feu Robert Vallerand ne viendrait point elle-même, ou ne prendrait pas ses précautions pour se soustraire à toute recherche ?

La pauvre mère affolée passa dans les larmes la première nuit de son retour à Paris. Le lendemain elle reçut ses serviteurs, qui vinrent lui souhaiter la bienvenue, et elle reprit la direction de la maison.

On la trouva singulièrement triste et changée, et chacun se demanda quelle était la cause d'une douleur qu'on ne pouvait attribuer à la perte d'un mari peu regrettable et point regretté.

Jovelet seul connaissait cette cause, mais il se montrait d'une discrétion à toute épreuve, et répondait aux questions de manière à dérouter complètement les curieux.

Marguerite n'avait pas oublié l'adresse du notaire, tracée sur la lettre qui s'était trouvée entre ses mains pendant quelques secondes au château de Viry.

Elle donna l'ordre d'atteler à midi et, aussitôt après avoir déjeuné, elle partit pour la rue des Pyramides.

Madame Bertin ne se dissimulait point ce que sa démarche offrait d'insolite et de difficile. Le devoir de l'officier ministériel à qui elle allait s'adresser était de ne point lui répondre, puisqu'elle n'avait officiellement aucun droit de l'interroger, mais elle comptait sur l'éloquence de son amour maternel pour obtenir de lui une parole qui pût la guider.

Arrivée rue des Pyramides, Marguerite, sur les indications du concierge, monta au premier étage et demanda à l'un des clercs si M. Auguy était visible.

Le cabinet d'un notaire de Paris, personnage considérable, n'est pas accessible à tout le monde, et le maître clerc a mission de recevoir les inconnus et d'expédier les clients sans importance. En conséquence, Marguerite obtint cette réponse :

— Je ne sais pas, madame ; veuillez vous adresser au principal... Cette porte ouverte, à votre gauche, est celle de son cabinet...

La veuve en franchit le seuil, très émue et toute tremblante. Le principal s'empressa de lui offrir un siège qu'elle n'accepta pas, et lui dit :

— C'est la première fois, je crois, madame, que j'ai l'honneur de vous voir...

— Oui, monsieur...

— Quelle affaire vous amène ?...

— Une affaire de la plus haute importance pour moi... J'ai le grand désir, et en même temps l'impérieux besoin de causer avec M. Auguy...

— Ne pouvez-vous, madame, m'indiquer sommairement de quoi il est question.

— Non, monsieur, c'est impossible... Je dois parler à M. Auguy lui-même.

— Le patron est occupé en ce moment, madame, avec deux clients...

— J'attendrai, monsieur...

— Comme il vous plaira... Veuillez vous asseoir. Dès que le patron sera libre, j'aurai l'honneur de vous annoncer.

— Voici une carte, monsieur... dit madame Bertin en s'asseyant.

Et elle déposa sur le bureau un carré de bristol qu'elle venait de sortir d'un agenda d'ivoire ciselé.

Marguerite attendit longtemps. L'impatience et l'anxiété crispaient ses nerfs.

L'oreille tendue du côté du cabinet du notaire, ne pouvait percevoir aucune parole, mais elle entendait bruire des voix. On discutait de façon très vive. Il semblait à la pauvre mère que cette discussion s'éternisât.

Enfin le diapason des voix s'abaissa. Marguerite entendit des sièges changer de place, puis des pas, puis une porte s'ouvrir et se refermer.

Le maître clerc travaillait et s'absorbait complètement dans sa besogne.

— Je crois, monsieur, que votre patron est seul, dit madame Bertin timidement.

Le principal se leva aussitôt, prit la carte, passa devant la visiteuse en s'inclinant et entra, sans frapper, dans le cabinet communiquant avec le sien.

Deux secondes plus tard, il vint prier Marguerite de le suivre et l'introduisit.

Le cœur de la veuve battait à se rompre. Qu'allait-il résulter pour elle de son entrevue avec le notaire ? Ce dernier fit deux pas à sa rencontre, la salua profondément et lui avança un fauteuil.

Marguerite souleva le long voile de deuil qui cachait son visage, et découvrit des traits toujours nobles et toujours purs quoique portant l'empreinte de la douleur.

— Qui me procure, madame, l'honneur de votre visite ?... demanda l'officier ministériel.

L'émotion faisait trembler les lèvres de la veuve. Ce fut d'une voix à peine distincte qu'elle balbutia :

— Je viens, monsieur, chercher ici la vie ou la mort...

Ce début singulier, cette réponse un peu mélodramatique, mais d'accord avec la sombre expression du visage et des regards de Marguerite, firent tressaillir M. Auguy.

— Ce dont vous avez à m'entretenir est donc bien grave ? fit-il.

— Bien grave, oui, monsieur, pour moi du moins, car, je vous le répète, ma vie et mon avenir vont dépendre de vos réponses...

— Quelles questions allez-vous m'adresser, madame ? Votre nom m'étant inconnu, je me trouve en pleines ténèbres.

Marguerite Bertin se recueillit pendant quelques secondes, fit appel à toute sa résolution, à tout son courage et, dédaignant les aubages et les périphrases, demanda en regardant le notaire en face :

— Vous avez connu M. Robert Vallerand ?

L'officier ministériel fit un geste de surprise. De toutes les interrogations possibles, celle-là était la moins prévue.

Cependant il répondit sans hésiter :

— Beaucoup, madame...

— Il était votre ami ?

— Oui, madame, et j'espère bien qu'il l'est toujours...